

## *Le rire de l'âne* *figures de la décroyance*

Le mercredi 16 janvier 2013, Daniel Weiss rappelait au début de son exposé «*le principe régissant l'enchaînement des Mercredi du cercle: (je cite) d'une soirée à l'autre, essayer de faire chaîne, précisément en dialoguant avec ceux qui précèdent. Reprendre la balle au bond, ou le signifiant si on préfère, et en faire le point d'appui de ses propres questions.* » Et il ajoutait: «*Il n'est pas toujours facile de mettre concrètement en pratique cette modalité d'enchaînement d'un Mercredi à l'autre* ». Et en effet, ça l'est d'autant moins, facile, quand l'on se trouve exercer au quotidien dans une plus ou moins lointaine province. J'ai donc eu peu d'occasions d'entendre les collègues qui se sont succédés ici, et il me manque la plupart des maillons qui me permettraient d'enchaîner.

Je m'appuierai alors sur le premier d'entre eux, cet exposé même de Daniel Weiss d'il y a 15 mois, qui donnait le coup d'envoi et engageait un questionnement sur ce qu'il appelle pertinemment la «*décroyance*», qui m'a amené à poser toute une série de questions, et d'abord la plus bête et brutale: ***comment survit-on à une analyse?*** Du moins une analyse qui a été menée jusqu'au point où on peut se risquer éventuellement à passer à l'analyste, et prétendre *le rester: Comment le rester sans y rester*, comment rester disponible sans s'y perdre à ce qu'un analysant trouve à l'occasion un «*point d'écoute*» comme le nomme Olivier Grignon et dont il dit qu'il peut être «*extrêmement dangereux*».

L'intervention de Daniel Weiss donne à penser, et sa lecture après coup incite à en poursuivre l'effort de théorisation. Mais j'y ferai retour d'abord autrement, en faisant plutôt un effort pour tenter de ressaisir dans leur émergence quelques associations dites libres qui se sont imposées en écho de son dire à l'instant même de voir ou plutôt d'ouïr sa parole, puisqu'en effet *ça m'a parlé*. Associations dont la bizarrerie insistante a convoqué sur le champ un désir d'en élaborer les énigmes, et après quinze mois de temps pour ne pas comprendre ce qui m'est arrivé ce jour là de janvier, a nourri l'espoir inconsidéré d'en transmettre ici quelque chose.

### **1- Un geste, une déclaration, une formule.**

Partons de là, de ce qu'on pourrait appeler presque des épiphanies, même si leur «*apparition*» s'annonce plus comme une chute de croyance, une «*décrue de croyance*» comme l'écrit joliment Serge Reznik dans le dernier numéro de *Che Vuoi?*, que comme une levée du tombeau. Elles sont trois, a priori parfaitement hétérogènes, et peuvent se condenser en trois syntagmes:

*l'hostie de papier,*  
*je-suis-communiste,*  
*l'ongle incarné de Dieu.*

1- Ce qui se condense dans la formule «*hostie de papier*» réfère à une scène d'enfance, à l'âge de la «*première communion*», où *il* s'est trouvé embarqué par une scrabreuse stratégie de lutte entre école dite «*publique*» et école dite «*privée*». Les quelques années de catéchisme avaient alors nourri l'imaginaire d'un grand oeil rond père-sévérant à surveiller de là-haut pensées et gestes répréhensibles, et pour le reste avait fait l'objet d'une étude scolairement irréprochable. Le jour solennel où devait se lever l'aube d'une vie pleinement chrétienne par l'effectivité d'une communion avec le corps divin, il rejoint l'alignement de langues tirées à l'évêque en bonnet et là, au moment où il reçoit

l'hostie, d'un geste furtif autant qu'immédiat, sans aucune préméditation ni la moindre pensée, il l'enlève aussitôt et la fourre dans sa poche. Pas même une répulsion, simplement le constat d'un goût de papier, d'un rien de poussière en quoi se résorbe subitement la légende d'un « ceci est mon corps, ceci est mon sang ». Avec cette certitude soudainement acquise: c'est fini. De la croyance aussi vague fût-elle en un Verbe fait chair, il ne reste rien, rien qu'une inconsistance de papier réduit en poussière, à son goût fade de rien.

Il y a là un discret passage à l'acte dont éventuellement se relever « athée », quoique sans le dire, un temps de désenchantement, à situer entre mécréance qui prétendrait s'en affirmer et décroyance qui s'en tiendrait ce que Daniel Weiss appelle un « *point d'incroyable ou peut-être d'incroyance* » .

2- Deuxième scène, quelques années plus tard, en 4° de collège. Un cours d'histoire ennuyeux où s'égrenent les Noms de grands hommes supposés en façonner le cours. Brusquement, à la surprise de tous y compris et d'abord de lui-même, il se lève de sa place, et à haute voix déclare tout de go devant la classe ébahie: « **je suis communiste** ». Ne nous hâtons pas d'y entendre une prise de position idéologique, même si ce signifiant vient du champ politique et qu'il pourra ultérieurement s'y inscrire à l'occasion. L'adolescent s'érigeant de son banc ne sait en effet pas grand chose de ce qui se passe sur cette scène et l'ambiance familiale est plutôt neutre et indifférente sur cette question, en tout cas ne paraît pas justifier sur ce point une révolte contre le père ou son contraire.

Ce qui est plutôt à retenir ici est le caractère symptomatique d'objection d'un tel *dire* intempestif qui fait *acte*, à savoir rupture et événement, d'engager sans retour le sujet à répondre de ses suites. Profession de foi si on veut, mais moins à entendre comme l'allégeance à un idéal qui en l'occurrence ne représente alors pas grand chose, qu'à considérer dans la logique d'assertion anticipée d'un sujet de la certitude.

Certes, je fais là une interprétation après coup en terme *d'acte*. Elle n'exclut pas que ce fait soit déchiffrable comme formation de l'inconscient, dans son « contenu », comme on peut le faire dans une cure en termes oedipiens ou de logique phallique. Mais je voudrais mettre l'accent en deça, sur la dimension d'énigme d'une telle *insu-rection de soi*. A quoi *objecte*-elle? Et quelle *affirmation* s'y énonce au travers de ce signifiant de « communiste » rendu à sa résonnance « émouvante » (pour emprunter à Lacan ce vocable d'un jour)? Ce serait alors moins à prendre comme un signe d'élection que comme un signal de la chute d'un nom qui serait « propre ». Enigme donc d'une telle *dé-nomination*, avec un tiret, comme l'écrit D.Weiss, qui ne localise *quelqu'un* qu'à le faire équivaloir strictement à *quelqu'autre*.

3- Le troisième éclair zébrant ce 16 Janvier très subjectif, quant à lui, ne réfère à rien, aucune scène, image ou point d'histoire. Il tient tout dans cette expression parfaitement idiote, pas même une phrase: « **l'ongle incarné de Dieu** ». Ce bloc de langue lui vient de temps en temps en tête, n'importe quand, pas souvent mais il est là, hors temps comme depuis toujours, qui ne l'affecte en rien, complètement *neutre* au sens fort où Blanchot use de ce mot, sans aucun intérêt ni sens décelable malgré ses tentatives pour l'élucider. Tentatives molles à vrai dire, car il s'en fiche parfaitement, ça ne le *touche* pas, quoique ça finisse par l'intriguer. Simplement ça flotte de temps à autre comme un nuage qui passe, ou plutôt un rocher d'air, un peu comme dans certains tableaux de Magritte. Bref, rien sinon une sorte de dit inarticulé, une lettre sans adresse, hors sens, et insubjectivable.

C'est comme une citation, mais sans auteur, citation à ne pas même comparaître, concrétion langagière ouvertement dérisoire...

## 2- Engagement de l'analyste.

Un geste, une déclaration, une formule. On y reviendra. Auparavant, un détour est nécessaire pour préciser le statut que j'entends donner à ces trois fragments de langue en sous-bois tels qu'ils se sont manifestés ce jour-là. Pas inventions du moment d'ailleurs, ils sont déjà venus à jour précédemment, et on peut les rapporter au roman familial, en tant que symptômes susceptibles chacun d'un déchiffrement qui leur ferait dégorger du sens.

Mais il ne s'agit pas ici de proposer une « vignette clinique », au sens où un analyste prétend rendre compte de moments d'une cure, en en fictionnant une construction.

- D'abord parce que ces éléments ne lui sont pas venus dans ce cadre, celui d'un *travail de transfert*, entendu au sens strict de l'artefact d'une « incarnation » de l'Autre au titre d'un sujet supposé savoir pouvant receler une présence soupçonnée jouir. Ils sont venus après, dans le cours de ce qu'on nomme *transferts de travail* avec quelques collègues, en groupe de travail ou séminaires, notamment autour de la question de l'acte d'une part, de celle de l'athéisme d'autre part. Si donc clinique il y a, de celui qui se désigne ici dans l'énoncé comme « il », c'est la clinique d'un analysant au travail certes mais *au delà du terme de la cure*.

- Ensuite et surtout, parce que leur occurrence ce 16 Janvier dans leur retour en écho du dire actuel de Daniel Weiss, aura fait date tout autrement: ce qui nous intéressera ici dans ce tripode hétéroclite de signifiants ressurgis à l'occasion, est ce qu'ils donnent à penser après coup, dans la synchronie de leurs effets de structure, là où ils font trace d'acte et pointent des figures de décroissance.

Pour faire un premier pas, j'avancerai alors qu'au terme d'une cure, qui n'est pas la fin de l'analyse, ce à quoi on est censé ne plus croire, c'est à *son* inconscient, c'est-à-dire au recel par devers soi d'une intériorité fût-elle insondable mais qui détiendrait les clés de son intimité individuée. Décroissance donc dans « le mythe de l'intériorité » comme le dénonce Wittgenstein, dit-psychotique autant que génial, lui qui ne situe le sujet de nul dedans de soi mais (je cite cette formule étonnante) comme « *limite du monde* ». Décroissance dans une « psychologie des profondeurs », herbe coupée sous les pieds de toute propension à ramener le nom d'inconscient à quelque occulte avatar d'un « sub-conscient ».

Si alors une « ferme conviction de l'existence de l'inconscient » comme dit Freud insiste chez le décroissant au transfert, et dont il pourra faire ressort à son acte analytique, c'est celle de « l'inconscient réel » comme il est arrivé à Lacan de le qualifier et que Colette Solers met en avant depuis quelques années. C'est de « *l'inconscient réel* » dont il s'agit de se faire dupe. Je préférerais d'ailleurs dire quant à moi *réel de l'inconscient* pour insister sur l'impossible à inscrire que sa rencontre occasionne, qui fait hiatus. Ce dont il y a alors à prendre acte, c'est de ce qu'il fore le discours.

Or, ne pas reculer devant le réel, comme nous le faisait fortement entendre Olivier Grignon, cela signifie pour l'analyste « *s'aventurer jusqu'au terres de la psychose* », du « *savoir sans vérité* » selon la formule de M.Blanchot qu'il connaissait bien, tout en précisant «-*psychose qui n'est pas la psychose*»- l'impropre de cette appellation polémiquement nécessaire pourtant. *Ethique du réel*: c'est ce que découvre Lacan dans la tonalité tragique de la fin du décisif séminaire VII, sur le pas d'Antigone et Oedipe à Colone, dans l'« *entre-deux-morts* ». Pousser « *l'analyse jusqu'à l'ultime* » (pour emprunter au titre d'un texte essentiel d'Olivier), c'est ce qui serait *au moins* exigible de l'analyse de l'analyste, non par coquetterie théorique mais justement parce qu'il est « *thérapeute* », et non

« *pasteur d'âmes* ». Surtout quand il peut avoir à faire avec des psychotiques, qui ne le ratent pas sur son « centre de gravité » comme dit Jean Oury. Mais pas seulement: aussi pour toucher à la « zone psychotique » en chacun, au réel que l'agencement névrotique recouvre ou que tente de déjouer la stratégie perverse. *L'ultime*, c'est le « *noyau psychotique* », c'est aussi le « *sujet d'avant le langage* », c'est la « *douleur d'exister* », c'est le « *sens du réel* », c'est enfin « *les savoirs de la psychose* » - *de* et non pas *sur*: (je cite ce texte percutant d'Olivier, *Faut-il réduire l'analyse à son ultime?*): « *Il faut que l'analyse du thérapeute, ouvre ses oreilles à un consentement aux savoirs de la psychose...il vaut mieux avoir mené sa psychanalyse assez loin pour pouvoir faire ça sans une double casse: la casse du patient et aussi la sienne propre.* ».

Notre pratique où se joue l'opportunité d'une écoute analytique qui renonce à vouloir le bien, implique donc **la décroyance en un « inconscient sien »**, avec son épaisseur de « réalité psychique ». Elle sort le sujet, celui qui passe à l'acte de répondre de cette pratique... sinon de sa névrose qui sans doute ne cesse de sourdre encore au quotidien, du moins de « *la névrose comme normalité* », pour reprendre cette formule d'Olivier Grignon. Porte-elle pour autant à se régler sur « *la psychose comme normalité* »? Question cruciale, qui est celle qu'il pose dans le titre de ce texte décisif, « *Faut-il réduire l'analyse à son ultime?* ». La réponse qu'il donne engage une dialectique serrée, celle là même qu'en guerillero de la psychanalyse, il débusque chez Lacan contre le lacanisme.

D'abord, premier temps, insistons: il n'y a pas à reculer devant cette visée d'une analyse poussée à son ultime, là où « *elle organise une expérience de la folie* », cette folie de *porter* la parole de l'analysant jusqu'au point où l'écriture de son « destin » signifient se *dé-porte* au réel de la jouissance qui s'en joue. Car tel est le *point* d'écoute requis de l'analyste: là où se produit le réveil, là où (je cite Olivier) « *la signification cesse de masquer que l'exclusion de la jouissance est la conséquence majeure du discours* » – j'ajouterai: y compris le discours de l'analyste pour autant qu'il se signifierait comme méta-discours. Pointe ultime de l'éthique de l'analyste: « *C'est forcément une boussole majeure pour accompagner un patient: pour quelqu'un qui parle, une part de jouissance est irrémédiablement perdue. Il ne faudrait pas que le travail de signification que nous donnons soit une annulation de cette strate là* ». C'est là que s'approche le réel du sujet, son rien d'être hors d'univers du discours. C'est là que s'exténue la jouis-sens, le sens joui, et que se touche le « *se jouit* »...

Cet ultime du « désir pur » est ce que Lacan ne recule pas à promouvoir dans le temps héroïque du « désir pur » (S VII): « *La fonction du désir doit rester dans un rapport fondamental avec la mort...Au terme de l'analyse didactique, le sujet doit atteindre et connaître le champ et le niveau de l'expérience du désarroi absolu, au niveau duquel l'angoisse est déjà une protection* ».

Or peut-on être là plus près de « l'effondrement » qui préside à l'involution psychotique, de son **incroyance** radicale qui, excluant le doute, fonde son « assertitude » que l'univers est en défaut? Comme par exemple chez Schreber, comme nous le soulignait Jean Allouch ici même, chez qui le Dieu est complètement « out », tellement perdu qu'il faut tout le délire du valeureux « laissé tombé » pour tenter de le rétablir, et encore. Faille dans l'Autre par où se résorbe le sujet dans « la pensée du dehors », comme le formule Foucault à propos de Blanchot, qui est un autre nom de « l'inconscient à ciel ouvert », ou d'un pur langage tout « extérieur », c'est-à-dire sans pli métaphorique pour en froncer

l'implacable tissu et en faire abri d'où en venir à *parler Je* et se n'hommer?

C'est pourquoi, 2° temps, s'il y a lieu de prendre acte qu'en dernier ressort une analyse menée à son terme est, comme l'écrit encore Olivier, « *une expérience de la folie induite par la psychanalyse* », ce n'est pas sans prendre la responsabilité d'en revenir: « *il s'agit de s'être porté responsable, y compris jusqu'au point de sa psychose* ». C'est là le retournement qui s'impose pour *qu'un sujet se fasse à l'inconscient*, fût-il à ciel ouvert, à savoir en vienne à se tenir d'un dire ne serait-ce que le temps qu'on lui prête voix. Le moment dit de Passe, comme son nom l'indique, par delà tous les *dispositifs* qui peuvent la réifier en mécanique institutionnelle, consiste à *passer*, certes pas sans restes, mais pas à y rester, à s'y installer. *On ne s'installe pas analyste, on s'engage à en soutenir le Désir*. Ce qui, un tel analysant qui entend tenir la porte entre-ouverte à l'analyse pour quelques autres, ne le définit pas par une « position » d'analyste dont il pourrait faire état, mais en fait quelque chose comme un « militant » des *mouvements* de l'analyse.

De cette traversée, en revenir certes pas indemne, en revenir pas-tout, mais, je cite encore Olivier, « *de cette machinerie, s'en servir pour sortir les patients de leur folie plutôt que les rendre fous* ». J'inclurai dans les patients l'analysant qui joue à l'analyste. Car si « n'est pas fou qui veut », on peut toujours se l'imaginer, faire semblant, se prendre par exemple pour un « héros mélancolique », s'identifier à l'objet (a) dans l'oubli qu'on en situe la place de semblant; bref se prendre pour l'Analyste en personne, faire de sa personne l'agent de l'acte analytique, c'est-à-dire l'inscrire dans le discours du maître. Prétendre « *vivre sans Autre serait une chose extrême et vraiment inconfortable. C'est scabreux.* », souligne alors Olivier. Cet avertissement a de quoi nous rappeler à la mesure de « notre » acte, et de ne pas confondre le point d'écoute où est attendu l'analyste et la subjectivation de l'analysant continué qui s'en fait le vecteur; bref à se garder de s'identifier à l'analyste, d'entretenir narcissiquement l'illusion qu'on le serait.

« *Donc pour moi c'est clair: il ne faut pas réduire l'analyse à son ultime* » (OG p5), conclut Olivier. Car, il est trop clair que *l'incroyance est intenable*, preuve par le psychotique, son discord à l'endurer. Sophocle, sans doute, mais pas sans Aristophane. Le regard blanc qui ne saurait ciller, mais pas sans la touche de dérision qui dessille. L'acte analytique attendu est dans un entre deux, dans l'entre d'eux du *passage à l'acte* où se jeter de tout son être vers le désêtre, telle la jeune homosexuelle de son parapet, et de *l'acting out* où se projette en scène ce qui de la vérité va sans dire. Dans cet entre deux, est attendu l'événement qui fait *acte analytique*, au plus près sans doute de l'acte réussi, trop réussi, d'Empédocle, *sauf...sauf* à revenir en répondre, de réussir à le manquer d'assez près pour en revenir vérifier les suites, soit: *en prendre acte*.

Un analysant qui ne s'en raconte pas m'a dit un jour venir en analyse pour trouver une éthique, celle qui lui permettrait de « *tenir de rien, dans l'ouvert* ». Rien de rien? Ce n'est déjà pas rien qu'il se tienne à le dire, et qu'il *croit* que je l'entende à le précéder. Et puis il peint, il peint des limites, entre mer et ciel par exemple, limites du monde, ce lieu sans lieu où se tient le sujet de Wittgenstein. Et rendu *incrédule* à chaque fois devant ce qu'il voit et entend autour de lui, qu'il trouve souvent « bizarre », parfois au bord du gouffre de l'incroyance, il est au travail incessant d'élucidation, dans un procès continu de *décroyance*.

*La décroyance n'est pas l'incroyance*, n'est pas un état de fait, un état défait. C'est un *procès*, toujours en cours, pas un salut au monde.. Le psychanalyste, *gardien de*

*l'inguérissable* (de la vie, du réel) sans doute, mais *portier d'un guérissable* (d'une guérison de *s'y croire*), du fait qu'il *ouvre la porte à de la parole*. Un sujet dans la décroissance, à faire l'âne, s'en anime en passant, pas-sans rire. Le psychanalyste, bon sang, n'est pas un croque mort.

Revenons donc enfin aux quelques figures de décroissance évoquées tout à l'heure, où se ressourcent l'élan de vie depuis l'au delà du plaisir, où se fomentent un désir qui se tend de la pulsion de mort. Du moins dans la lecture après coup qui, de ces actes forcément manqués, en mesure la portée de pas-sage à passage.

### 3- TUN'ES.

Revenons à la communion ratée. Je reprécise que je ne rapporte pas cet événement d'enfance comme ce qui serait venu dans un temps de la cure. Il ne s'est pas élaboré comme tel dans le transfert et il n'en a pas été pris acte lors de ce passage, resté sans dire. Ce n'est qu'après coup, à l'occasion d'un travail de théorisation qu'il en a été pris acte. Donc, la discrète expérience-limite de la communion rompue aura laissé orphelin du corps symbolique de l'Autre. Se sera barré en l'occurrence un supposé sujet au savoir de l'inavouable. Tué l'Etre en sa consistance d'Autre omniscient, en sera alors tombé un *tu n'es*: tu n'es que là où ça se passe. « Tu n'es », à entendre: *n'être pas*, mais aussi: *naître*. En beaucoup de langues, naître, c'est tomber. Or un aspect de la guérison analytique du névrosé ne consiste-elle pas en effet à l'amener à consentir d'exister sans recours, à ne plus demander qu'on lui ait fait sa « place » de toute éternité, à *n'être* enfin?

Ce qu'il en advient du sujet peut ici se nommer: *athée*. C'est un nom de *n'essence*. Pas celui d'une *reconnaissance* (comme au registre d'état civil), plutôt d'une *déconnaissance*. Car tel est le paradoxe de l'athéisme: à prétendre se passer d'un *dieure*, auteur d'un dire le nom, à lui signifier que non, on déconnaît ce qu'il en naît. Il est en effet impossible de *se dire* a-thée, d'en faire état, sans que, du fait même de dire, ne soit renvoyé qu'à nier *Theos* on le pose. L'athée qui s'affirmerait tel serait comme le marquis de Sade, un croyant inversé, un croyant que pas, qui ne se soutient que d'être contre. Un mé-crétant. Nietzsche pas si emporté prend soin d'éviter l'affirmation piège « Dieu n'est pas ». Plus malin, son « Dieu est mort » en remet à l'Autre de s'être éteint, fait comme un mort, ne laissant à chacun que le courage d'en faire constat de décès. Au prix du paradoxe humoristique que *l'éternité* ait une fin, mais surtout dans l'oubli que mort *Il* ne se sait pas tel. La mort du Dieu-sachant en son lieu le vide de sa *présence*, mais du coup en laisse la *place*, toute la place, voire la crée de toutes pièces comme place, de même que le mythe de *Totem et tabou* façonne la place du père mort, dans l'après coup du meurtre des fils, et lui reconnaît d'autant plus *d'Autrorité* que comme présence de l'absence, il est infiniment retiré dans l'origine barrée.

« *Le ciel est mort* », ainsi commence *L'azur*, le célèbre poème de Mallarmé, mais il se termine dans la terreur d'un *ciel de mort*: « *Où fuir dans la révolte inutile et perverse?*

*Je suis hanté. L'azur, L'azur!L'azur! »*

D'où la rusée formule lacanienne, « *Dieu est inconscient* ». Formule dont pour le moins l'équivoque syntaxique montre qu'on ne s'en débarrasse pas comme ça. Que l'Autre se barre dans le *dé-corps* n'en évacue pas l'instance, supposable dès qu'on parle, parler n'ayant lieu que de penser se faire entendre. Il n'est certes pas dit que « L'inconscient c'est Dieu », l'énoncé n'est pas retournable, avertit-il, mais c'est bien parce que c'est une tentation, et de Freud lui-même peut-être quand il appelle en dernière analyse à se « *convaincre de l'existence de l'inconscient* ».

La difficulté tient à ce que, même en ne supposant plus un sujet au savoir, intersubjectivité révolue, reste qu'on suppose encore un savoir qui pour être sans sujet n'en est pas moins *censé* inscrit dans le réel, un « c'est écrit » quoique sans lieu d'être situable (dans l'introuvable ciel astrologique par exemple, comme tant de gens y « croient », et d'autant plus s'ils précisent: « sans y croire »). L'inconscient, sans doute, en est moins divin mais il en devient d'autant plus *diabolique*. Ou alors l'athéisme est peu discernable d'une théologie négative ou d'un agnosticisme flou; et « athée » relève d'une nomination imaginaire, pas sans inhibition à s'en prévaloir: *I prefer not!*

A moins...à moins de s'aviser que l'athéisme de l'inconscient ne s'approche qu'au décours du transfert, au delà du terme où on ne croit plus trouver le Graal. Le retournement décisif consiste ici à ne plus *croire se réaliser* comme sujet *de* l'inconscient mais à *parier se faire* sujet *à* l'inconscient. C'est-à-dire non pas croire « se retrouver en propre » dans *son* « insu » si on peut dire, mais, se fier à ce qui nous vient à notre insu quand il arrive que se décroche son arrimage à l'univers du discours, et oser se faire répondant des conséquences des *Une-bévues* qui l'auront forcé. Tant qu'on suppose un texte déjà écrit dont la lecture sous la lampe avisée d'un veilleur du savoir mettrait au jour le mystère inconscient, on ne peut aller jusqu'à prendre la mesure d'*acte* des événements qui orientent une vie, de leur effet de séparation voire d'« *orientation du réel* » (comme le formule Olivier Grignon); mais si l'on désuppose la page même perdue d'un écrit déjà là faisant destin, si « l'hostie » n'est même pas « de papier » mais odeur de poussière évanescence, alors le Ciel non seulement se vide mais son Azur cruel pourrait cesser de « *trionpher... Avec l'intensité d'un regard atterrant* ».

Finalement, l'enjeu d'un athéisme de l'inconscient n'est pas de *ne pas croire*, qui fixerait une position, mais de *décroire*, qui relève d'un mouvement sans terme attestant un *impossible de croire*. Impossible qui est le réel même dont ne cesse de se tenir en défaut l'athée en devenir, le devenant-athée. Ni élu ni nommé, il n'y a pas d'*être* athée, tout au plus une insistance à ne pas ne pas l'être. « *Par Dieu, je n'entends rien* », écrit lapidairement Marguerite Duras, celle dont Lacan dit, en compliment, qu'elle ne sait pas ce qu'elle dit.

#### 4- IL, HYLE.

Soit donc ce pas accompli, posée cette hypothèse de décroyance: y'a rien à attendre d'un supposé sujet garantissant la *vérité* du savoir inconscient, entendement de Dieu infiniment plat. Pas même à supposer un lieu, fût-il insituable, où s'archiverait la mémoire de ce qui est oublié, un texte aussi perdu fut-il. Personne ou lieu, ces deux entités justiciables d'un « nom propre », *y'a pas* à compter dessus pour éclairer la lanterne. Pourtant, *reste un « Il »*: qu'*Il* ait perdu les pédales et que les effets de vérité ne tiennent plus à sa volonté de la vouloir comme chez Descartes, admettons, mais reste la supposition tenace d'un vouloir aussi énigmatique soit-il auquel arrimer son désir propre, de sorte qu'il y trouve un *répondant d'existence*, qu'il fasse barrage à ce que la solitude sombre en *détresse*, et qu'il confère une nécessité à l'horreur d'un pur *hasard*.

Qu'*Il* joue aux dés comme l'enfant d'Héraclite, passe encore, et n'en déplaise à Einstein, mais qu'au moins on suppose qu'*il y a un Il* qui y joue. Soit qu'on l'identifie à un *Désir* (de l'Autre), aussi énigmatique soit-il : *Que (me) veut-il? Che Vuoi?* - à quoi s'arrête d'abord le névrosé. Soit, plus drastiquement, qu'on le présente comme *Jouissance* (de

l'Autre) à l'obscur menace de laquelle un paranoïaque comme Schreber tente de *parer* – dans l'équivoque de *s'en garder* comme d'une catastrophe imminente et de *la relever*, à la hauteur d'un savoir en jouissance. Autrement dit, quand fait son exit (et il l'a déjà fait d'avance chez le psychotique) le Dieu de la théologie auquel reste corrélé la problématique de l'athéisme, reste le Dieu qui ne sait pas qu'il est mort, le Dieu d'Abraham, concentré dans son impératif tellement capricieux qu'il peut équivaloir à sa défaillance, et campé sur son auto-affirmation têtue comme un âne - *je suis ce que je suis*.

On peut le traduire cliniquement à propos de l'analysant qui, comme le ministre de *La lettre volée*, est « assez joueur » pour non seulement pour prendre acte de la chute du Sujet supposé savoir mais pour risquer sa mise sur l'analyse au delà d'une réassurance de son destin pressenti. Cet analysant *passant-transfert*, dans le temps où il traverse ce qu'il est convenu d'appeler une « destitution subjective », pourra en effet rencontrer, au delà du supposé savoir, sujet ou lieu, ce que j'appellerais *l'Autre soupçonné jouir – s'il ne situe pas le savoir, ce dit-analyste, qu'est-ce qu'il fout là, alors? Qui est-il donc? Que jouit-il?-* . Comment donc le dit-analysé, qu'il passe à l'acte de se laisser faire analyste en exercice ou non, se débrouille-t-il de *cet il de jouissance* en reste?

C'est là que cette espèce de « soucoupe volante » dérisoire, ce vague nuage erratique de trois mots qui peut-être n'en font qu'un, « *ongle incarné de dieu* », peut nous indiquer la voie d'une certaine réponse. En effet, si cette formule garde à la lettre quelque chose d'un « *nom divin* », comme dirait F.Balmès, c'est à rabattre la Chair du Dieu soupçonné ecore vivace, à son os de pur écrit, à cet ongle où la vie substantielle s'incarne dérisoirement en son extrémité quasi minérale. Jouissance de Dieu mise à l'index, réduite à son indication qui en l'occurrence ne renvoie à rien qu'à elle-même, ce bout de doigt a-signifiant à quoi le regard de l'imbécile chinois s'arrête. C'est très bête.

Au-delà de ces propos interprétatifs de la formule qui lui donnent un contenu métaphorique, et c'est déjà trop, ce qui est déterminant est précisément sa forme même, celle son insistance purement formulaire, pas même une présence, parole non proférée, lettre inécrite, posée comme sans sujet d'énonciation. Ou alors celui-ci s'apparenterait au *Neutre*, dans l'usage blanchotien de ce terme, ramenant le *IL* qui insiste à ne pas savoir mourir, à *l'HYLE* (H,Y,L,E, prononcer *hulé*, en grec), qui se traduit par « matière ». Se pointe alors une pure existence sans essence, par où *ça tient* le sujet à la pure matière langagière. On peut dire aussi, qu'à s'en retourner comme un gant, le sujet *s'en tient* à elle comme ex-sistant de là à « tous les mondes possibles » (donc aussi bien aucun en particulier), pour emprunter la formulation de Kripke cherchant à cerner ce que serait un *nom propre* non rapportable à une désignation ou une description comme le soutenait B.Russel. « Nom propre » donc en fait *impropre, tout à fait impropre* à désigner ce qu'il *en est*. Nomination d'aucune identité.

Si c'est un nom, ce serait comme un « nom de jouissance », ne référant à personne, un nom « propre » à rien<sup>1</sup>, sinon à *nouer* le réel de la jouissance au réel du symbolique (en court-circuit d'imaginaire), à retourner le *plus* (trop) de jouir à souffrir, en *plus* (pas) de jouir d'en rire. Le réel en jouissance de Dieu, impossible à vivre au parlêtre, ne trouve-t-il pas là à s'appréhender comme pure lettre, littéralisation d'un point singulier- *singulier* au sens topologique d'aberration dans un espace réglé?

« *Seule est décisive la fonction littorale* ». Olivier Grignon aimait à rappeler cet aphorisme de Lacan. Est-ce là une figure de « *nomination dans le réel, qui fait trou dans le réel, une nomination réelle* », comme il l'écrit encore à la fin de son texte, et qui faisant

---

1 Lacan: « *La jouissance est ce qui ne sert à rien* ».

traverser l'angoisse jusqu'au dérisoire, *n'appelle* personne, mais fait trace d'une *marque* aussi débile qu'indélébile? La *formule* de la triméthylamine du rêve de l'injection à Irma, rêve exceptionnel à propos duquel il s'écrie *Eureka!*, cette *formule* est-elle d'une autre trempe, qui *marque* Freud dans tous les mondes possibles bien plus que tout nom qu'il aura reçu? Je renvoie là dessus à la conférence décisive de 2011 sur le rêve, d'Olivier Grignon où il dit: « *La formule de la triméthylamine imprimée en caractère gras, c'est quoi ça? Un moment où il n'y a plus de moi; le sujet est totalement extérieur au langage lui-même et le langage lui apparaît dans sa brutalité de réel. Au delà du mot, il n'y a plus rien d'autre à terme que le mot lui-même.* ».<sup>2</sup>

Figure Autre de la décroyance. Elle ne relève pas cette fois d'un geste, d'un mouvement de dire en acte, mais présente l'empreinte d'une jouissance en décroissance, en « décréue de jouissance », quoique pas jusqu'à en forclorre l'incidence. Un dire non dit, un acte non agi, qui ne *fait* pas passer mais lui-même *passé*, comme un nuage, *précipité de lalangue fondamentalement morte*, mais dont, comme « *quasi délire* » d'un nom divin *faisant retour farceur dans le réel*, elle perpétue l'*indice* ineffaçable de rien-presque-rien d'être en reste de jouissance. S'agirait il d'un avatar du célèbre ovni que Lacan nomme *sinthome*?

### 5- SUIS, JE

Quoi qu'il en soit, supposons maintenant – pure hypothèse sinon croyance revenue – qu'est suffisamment en décréue de croyance en l'Autre de la Vérité et en décréue de jouissance du réel de l'Autre, notre analysant ayant passé-le-transfert, « son » analyse finie (la cure) mais pas sans analyse infinie à poursuivre, analyse continuée que j'appellerais volontiers « *transfinie* ». Supposons donc qu'il soit suffisamment décroyant-mais-pas-trop pour rendre possible l'impossible de l'acte analytique, pour occasionner le « point d'écoute » où l'Autre se barre de telle sorte que, chez l'autre, se trace le trait dont « *contenir le trou* » (je reprends là une autre formule d'Olivier). Supposons. Mais la question se relance: l'acte opérant de ce que le sujet, comme le loup, « n'y est pas », *QUI* en répond?

On pourrait s'en remettre, façon Mallarmé du « *coup de dés* », non plus certes au hasard de Dieu, mais à cet avatar suprême de l'Autre décidément im-père-issable quoique désormais quasiment sans tête ni mains, cet Autre demeuré que serait le *Dieu Hasard*, identifié pour lors au *Dé* lui-même... mais qui *du coup* ne répond de rien. Ca tourne court. Qui en répondra alors? Qui, sinon un sujet, - vous, moi, à l'occasion. Un sujet qui parle, un parlêtre comme un autre. A ceci près que sa parole accentue trois caractères spécifiques, du fait qu'il est censé « averti », sinon indemne, de l'inexistence de l'Autre.

Le premier trait est que bien entendu, il n'en répond qu'*après coup*, seulement à en revenir, à se remettre de l'embarras voire de l'horreur de ce qui ne deviendra « son » acte qu'à en dire « quelque chose » rétrospectivement. Il convient donc que *suive: je*. Je cite Lacan (séminaire *L'acte analytique*): « *C'est une dimension commune de l'acte de ne pas comporter dans son instant la présence du sujet. Le passage de l'acte c'est ce au-delà de quoi le sujet trouvera sa présence en tant que renouvelée, et rien d'autre* » (je souligne ce

---

2 O. Grignon, Conférence du 15 juin 2011, *Théories et interprétations du rêve chez Freud et Lacan*. A relire tout entier, en particulier, p7: « *Démétaphoriser la métaphore, c'est donc revenir à ce qu'il y avait dans le réel qui était pris dans les mots eux-mêmes, c'est faire des mots eux-mêmes un réel* »; et p12: « *Là nous sommes au voisinage de la naissance même du symbolique, je dirais au temps primitif du pouvoir magique des mots...La métaphore démétaphorisée est bien sûr un monde, sinon le même, du moins extrêmement proche de celui de la psychose* ».

« de », et non pas « à », la formule étant à ma connaissance un hapax). Autrement dit, l'acte *réalise un franchissement*, mais il n'aura eu lieu, il ne *s'accomplira*, qu'à l'*affranchir* à la lettre, de sorte qu'un sujet, à s'en produire le destinataire, y trouve *affranchissement*. Cette mise en oeuvre du temps logique est d'ailleurs aussi bien ce qui structure le procès d'écriture, qui est tel qu'en effet seule l'advenue contingente d'un lecteur après coup fera que se constituera rétropectivement comme *écrit* ce qui sera d'abord arrivé *sans savoir* dans l'acte d'écrire. Sans « *savoir appris* », ce qui donne seul chance au « *savoir à prendre* », comme dit Daniel Weiss.

Le deuxième caractère est plus spécifique de cet analysant *continué* qui se prête au faire analysant d'un autre en donnant chance à l'acte analytique. Sauf reprise éventuelle d'une « tranche », j'avancerai que cette analyse *transfinie* prend nécessairement la voie d'un dire qui vise l'utopie d'un horizon d'universalité, ce qui est le statut, aussi insu soit il, de la moindre énonciation « théorique », ou si on préfère, affirmation de pensée. Sachant néanmoins, de sa cure justement, que ce n'est là qu'une illusion, qu'il n'y a pas de théorie qui *tienne de soi* (c'est là l'idéal philosophique) sinon à virer au dogme ou pour le moins à la thèse universitaire; mais que pour autant, c'est à s'engager dans un tel *procès de théorisation ou de pensée*, quelles qu'en soient les formes (qui peuvent être aussi narratives, artistiques, ou autres), c'est à s'engager dans une telle recherche d'autres qui fassent texte de ses dits, qu'un tel analysant sans analyste « incarné » (sinon son bout d'ongle dérisoire), qu'un tel analysant-passant *reverse le travail du transfert à l'Autre supposé dès lors ne plus exister, au transfert de son travail à quelques autres désormais appelés à lui co-exister*.

Et ce qui dans ces conditions lui vient à dire est alors moins tourné vers l'élaboration de sa petite histoire privée (quoique ça se fasse à bas bruit, en contre point), que d'emblée pris dans un *procès de théorisation, ou de pensée, c'est-à-dire un effort incessant pour dire ce qui vient de plus singulier mais d'une manière qui puisse parler à quelques autres, en transmettre par vertu d'exemplarité un bout de savoir qui vaille en vérité un peu au delà du cas*.

En témoigne singulièrement l'élaboration en séminaire de Lacan, dont il convient de prendre à la lettre qu'il s'y emploie comme *analysant*. Ou aussi bien *passant*, puisqu'en effet l'analysant continué n'en est plus à retracer le roman de sa vie dont il aura pu, à terme, de sa fiction se faire signataire, faute d'obtenir de l'Autre qui n'existe pas la certification du mythe familial, et dont il a finalement pris acte. Mais pour autant qu'il n'aurait de cesse désormais de travailler à (re)faire passe à l'analyste, ce n'est surtout pas sans tenter d'en rendre compte, si possible sans s'en conter. Ce pourquoi Lacan dit en substance que si l'analyste est une sorte de guérisseur, ce qui l'en différencie pour le moins, c'est d'avoir à rendre raison de son acte, même et surtout si c'est en toute rigueur impossible, ou suppose *d'inventer* une « *raison depuis Freud* » (sous-titre de *L'instance de la lettre*) qui est rien moins que raisonnable.

J'insisterai un peu plus pour finir sur la troisième dimension de la parole de notre sujet « averti », averti de ce qu'il ne saurait *croire* ingénument *devoir* être entendu, car c'est sur ce point que la déclaration inconsiderée de notre adolescent peut nous enseigner. Pour que prétendre se passer de l'Autre ne tourne pas au « *scabreux* », comme en avertit Olivier, pour qu'un *sujet revienne de l'acte à son dire*, encore faut-il qu'il y ait un autre...ou un autre, quelques autres, de qui se faire entendre. Autrement dit, qu'on passe *d'un Autre à l'autre*.

Mais la question devient: de quel *autre* s'agit-il?

Bien sûr et ça nourrit le quotidien, ça peut être le semblable, *autre* imaginaire consistant dans son individualité complice ou rivale, avec qui on fait un ensemble, y compris de dits « psychanalystes ». Ou bien alors, ce qui nous intéresse plus ici, ce sera le « prochain »<sup>3</sup>, le « même » en désespoir de « cause » que soi, l'autre aussi autre que chacun l'est en son « extimité », en son intime altérité, réduit à rien qui l'identifie en particulier, réel du sujet qui est à la fois le point le plus singulier en chacun et ce qu'il a *en partage*<sup>4</sup> avec tout autre. Lacan, dans le séminaire *L'éthique*, l'exhume sur son versant de nuit, du barbare dans le civilisé, qui a pu faire reculer Freud et tel que Sade tentera de le logiciser. Georgio Agemben, dans ce petit joyau de livre qui s'appelle *La communauté qui vient, théorie de la singularité quelconque*, le découvre sous son jour plus éthique *d'impropriété* du réel, sous l'espèce du *quotlibet ens* qu'il va trouver dans la logique médiévale et Duns Scot en particulier et qu'il traduit « *l'étant quelconque* », qui est aussi bien « *l'être tel que de toute façon il importe* », non pas *tel être*, ayant telle qualité, mais son « *être-tel* », l'être « *exemplaire, défini par aucune propriété, sauf l'être-dit..., exproprié de toute propriété... le plus commun* (mais) *qui retranche de toute communauté réelle.* ».

Le « *Je suis communiste* » de notre « étourdit » collégien - on y vient - en deça de ses présupposés et interprétations idéologiques qui lui échappent sur le moment, je dirai qu'il déclare un nom de désir, de désir « pur », c'est-à-dire purement « démoisé », ou démoisant, du désir le plus « cher » (chéri et coûteux), celui sur lequel ne pas céder sauf culpabilité<sup>5</sup>. Il est bien sûr, immanquablement, comme tout désir, Désir de l'Autre, ne serait-ce que parce qu'il lui en a fourni le signifiant. Mais c'est d'un Autre, si je puis dire, ici « détranscendé », « désêtrifié » comme référence, comme instance de vérité aussi bien que comme point archimèdeen de jouissance. Car sa singularité est de rendre l'altérité fondatrice à son *immanence* aux « petits » autres - « tous les autres » pourrait-on dire à condition de faire sauter ce « tout » qui enclôt donc exclut, et de l'entendre comme l'universalité *ouverte* de tous les autres *possibles* (dans tous les mondes possibles dirait Kripke). Y compris et surtout le supposé *un* de départ, l'un qui aura dit « *je suis* », et qui du coup est ramené à lui-même comme autre, le « même » autre que les autres, en sa plus stricte extimité. C'est dire que le « D'un Autre à l'autre » du séminaire de 69 ne *s'accomplit* que dans ce deuxième temps logique qui efface rétrospectivement *l'un* supposé s'affirmer et « l'inclut » comme « autre lui-même » dans ce qui ne fait un « ensemble » qu'à n'en pas fermer la parenthèse: d'un autre aux autres. Donc pas un ensemble du tout (pas de « tous ensemble »).

Retenons que « communiste » n'est pas dans cette déclaration une prédication, ne confère pas ici un attribut, une propriété (« *être communiste* ») mais vaut comme une nomination. A condition de l'écrire « *n'hommination* », un nom qui n'identifie pas le particulier (je suis untel), pas plus le général (être un homme), mais donne *en partage* universel les singularités pures en tant qu'elles ont la propriété de n'en avoir pas, « *expropriées de toute identité, pour s'approprier l'appartenance même* » comme l'écrit Agemben, ou « *hommes qui n'ont que leur qualité vide d'hommes libres* » comme l'énonce Jacques Rancière retrouvant à sa racine le *démos* en insurrection. On pourrait aussi dire, pour reprendre le terme proposé par Daniel Weiss, que c'est une « *dé-nomination* » (en deux

3 Cf Lacan, séminaire *L'éthique*, chapitre sur « l'amour du prochain ».

4 L'équivoque de ce vocable de « en partage » est lumineusement travaillée par le poète Edmont Jabès: à la fois *en commun*, distribué entre tous et *entièrement pour chacun*, figure d'une dialectique où l'universel se noue au singulier.

5 Ce qui bien sûr aura lieu, structurant la névrose.

mots) dont la *valeur symptomatique* est d'objection à la privatisation moïque, à l'individuation qui fait *chaque un* en particulier. Autrement dit, son opération est, comme je le disais au début, de ramener le quelqu'un (« Ah, c'est quelqu'un, celui-là! ») au « quelconque », mais un quelconque qui n'est pas l'insipide mais le « quelqu'autre » qui compte avant tout, *existence* sans essence, inéliminable, *irréductible*, comme le disait Claude Rabant à un colloque de *La criée*, celui de 1997.

Bien entendu, cette ligne de crête, où s'écrête le moi, n'est pas une *position tenable*, et le collégien cèdera sur ce « désir pur », à en faire un drapeau dont s'envelopper, un idéal du Moi dont se nourrira la névrose et sa culpabilité foncière. Mais en son émergence, cette déclaration d'existence porte au delà de l'évitement de la castration qui fait la normalité névrotique. De même que la *déclaration de sexe*, qui comme par hasard se fait pressante au même âge collégien, et qui quant à elle donne *en partage* non l'existence mais le sexe, de même « l'identité » affichée ne vaut en dernier ressort qu'à mettre à l'épreuve de la Différence, ici l'Altérité de l'autre sexe, là l'Altérité de l'existence autre, et certainement pas à *se croire* l'Un ou l'Autre. Dans cette expérience-limite, on toucherait peut-être d'ailleurs ici à un joint paradoxal, de conjonction/disjonction, disons un « poinçonnage » où se joue la dimension de l'éthique, entre psychanalyse et politique. Mais c'est un autre problème...

Revenons donc encore un peu au versant politique de cette déclaration d'existence, « politique » prise dans sa dimension émergente de pluralité ouverte *d'un autre aux autres*, et telle que la définit au plus simple Hannah Arendt: « *L'homme (en particulier ou en général) n'existe pas, il n'existe que des hommes* ». C'est sur ce bord du politique, en tant qu'il touche à la question de l'existence pure et simple, que j'entends rapporter ici ce qui constitue dans cette déclaration moins une « prise de position » qu'une *déprise de croyance identitaire*. On peut d'ailleurs en passant en entrevoir la pertinence politique dans l'actualité du sombre retour d'identitarisme qui emballe le désarroi social contemporain. Sur ce versant exaltant, une telle déclaration ouvre la fenêtre sur une bouffée d'air émancipatrice.

Mais c'est aussi « *extrêmement dangereux* ». Car, aborder cette lisière peut convoquer le plus grand danger. Elle porte en effet au point de bascule de la civilisation à la barbarie autant que vice versa. En a témoigné Robert Antelme pour qui le *nom du multiple pur de l'existence* qu'il invente à partir de ce qu'il découvre en traversant l'horreur des camps, est celui de *L'espèce humaine*, qui inclut même les pires « déshumains ». Il en est d'autant plus remarquable que, témoignant de ce témoin impossible qu'il fut en revenant à une parole au retour in extremis de Dachau, il « avoue », non sans quelque honte, à son ami Mascolo à qui il a écrit alors une lettre singulière<sup>6</sup>, qu'il a connu dans ce temps de dire « diarrhique » une jouissance où s'entremêlaient, s'intervertissaient, le pire de « l'enfer » et le meilleur du « paradis »<sup>7</sup>, le sans fond de la barbarie et la remontée vers l'inespoir de la civilisation, l'horreur du réel inéprouvable et l'extase d'en littéraliser le bord à parler sans frein à *quelqu'autre*. Moment hors temps où, dans l'indécidable de la vie et de la mort, se

---

6 D. Mascolo et Robert Antelme: *Autour d'un effort de mémoire. Sur une lettre de Robert Antelme*, ed Nadeau.

7 La lettre p12: « ...je m'aperçois que je cours un assez grave danger: D., je crois que je ne sais plus ce que l'on dit et ce que l'on ne dit pas. Dans l'enfer on dit tout, ce doit être d'ailleurs à cela que nous, nous le reconnaissons; pour ma part, c'est surtout comme cela que j'en ai eu la révélation. Dans notre monde au contraire on a l'habitude de choisir et je crois que je ne sais plus choisir. Eh bien, dans ce qui chez d'autres représentait pour moi l'enfer, tout dire, c'est là que j'ai vécu mon paradis; car il faut que tu saches bien, D., que pendant les premiers jours où j'étais dans mon lit et où je vous ai parlé, à Marguerite et à toi, je n'étais pas un homme de la terre. J'insiste sur ce fait qui me hante rétrospectivement. »

rencontre ce que Antelme appelle « *l'originale indétermination* », et où « *pour un temps et par force il n'avait plus été pour lui-même que l'espèce entière* » -ce que j'entends comme son équivalence à tout autre - et dont irrésistiblement il sort en se « réincarnant » dans un corps en propriété, mais dont il sort en désespoir de cause, ne retrouvant qu'à son « *bonheur* » défendant et pas sans une paradoxale nostalgie, « *l'aplanissement..de la condition d'individu séparé* »<sup>8</sup> qui oblige à « *accepter la ressemblance avec soi-même* ».

Ce que D.Mascolo appelle une sorte de « *testament de naissance* » se tient dans l'extrême ambivalence de ce que je dirai le *relevé d'une catastrophe*. Le nom communiste, en son affirmation quasi glorieuse n'en retient que le versant d'extase, qui mobilise une sorte de mystique athée. C'est celui qui surgira par exemple en Allemagne en plein 16<sup>e</sup> siècle, non suspect de marxisme idéalisant donc, lors des grandes révoltes paysannes menées par Thomas Münzer, porteur d'un programme radicalement égalitariste. « *Idee communiste* », qui n'est pas une idée, pas encore, mais un signifiant orientant les insurrections de laissés-pour-compte, un invariant depuis déjà les révoltes d'esclaves dans l'antiquité, toutes révoltes qui en dernière instance ressourcent leur radicalité dans une *désappropriation du privé*, engendrant le « nous » d'un nouage des sujets à ce point de réel où en dernier ressort ils ne sont rien, rien que ce qui les noue. On dira aussi bien: ils ne se nouent que de leur rien d'*être*, sinon *là*. Pour le meilleur des soulèvements qui émancipent et le pire des captations de pouvoir qui approprient...

...

Nous voilà bien loin semble-t-il de la psychanalyse. Est-ce si sûr? Car c'est un nom du Désir à l'état naissant, ou renaissant. Il y en a d'autres, à chacun son histoire et ses « autres ». La « déclaration » vaut comme *acte de nomination d'un tel désir*, par quoi lui survient un *sujet conséquent* qui peut symboliquement en décider qu'une vie *vaut* d'être endurée, à l'orienter de ce réel: « *communiste, suis je* », « *X, suis je* ». (*Il s'en suit je*).

Or – je fais un pas de plus, peut-être de trop?- je pose que le désir-de-l'analyste pourrait en être une déclinaison, ou une dérivation, ou une mutation, pour autant que le passant à l'analyste, à s'y risquer selon le singulier de son histoire à nulle autre pareille, trouve ressource dans un tel point d'insu-rection qui l'a sorti d'un banc d'écolier oedipiennement correct, au point qu'il n'entende plus céder sur ce désir *en rupture de l'Autre*. A condition bien entendu de s'en porter responsable.

Que deviennent nos idéaux, demandait D.Weiss, n'y croit-on plus à terme au point de les « liquider »? Pas tout à fait, car si la décroissance rend avisé des limites d'une symbolisation qui range forcément dans l'ordre d'un discours, elle n'en dénuide que davantage le ressort de jouissance perdue d'où le désir, d'abord structuré par l'Autre d'où lui vient son signifiant, aura puisé sa force d'objection *impliquant* un sujet en devenir, et qui

---

8 La lettre, § 7: « *Je ne pensais pas que le voyage infernal ou merveilleux finirait jamais (je parle de ces dernières semaines)...Jamais ne reviendront les moments où, tout maigre, je pouvais te dire tant de choses enfouies depuis un an, si riches, si solitaires d'avoir été préservées de l'ennemi et gonflées contre lui...* ».

Ou, La Lettre, § 6: « *Je m'excuse d'insister là-dessus ; cela doit t'être assez insupportable, à toi qui « continues », d'entendre parler un individu de son originale indétermination...*

*Alors va-t-il falloir que je me « reclasse », que je me rogne, que l'on ne voie de nouveau qu'une enveloppe lisse? ...Tous mes amis m'accablent, avec une satisfaction pleine de bonté, de ma ressemblance avec moi-même...*

*...il me semble que je vis à l'envers le portrait de Dorian Gray. Il m'est arrivé cette aventure extraordinaire de pouvoir me préférer autre...*

*...Alors peut-être j'accepterai ma ressemblance avec moi-même parce que je saurai qu'elle n'est pas ; j'accepterai le portrait : il n'y aura plus de portrait. »*

s'en tienne? A lui, l'analyste, se passant de la formation idéale qui aura pu l'idéologiser, à lui de s'en servir, à en détourner la fidélité et l'usage à son art.

Pas de supposition d'un désir de l'analyste sans approche de ce *réel en jeu* dans ce que je ré-énonce donc pour mon compte dans sa formule inversée, « *communiste suis je* », ou « *soixantouiard suis je* », ou quelque autre dé-nomination qui convienne à d'autres, et qui, d'un « désir pur » en tant qu'il renoue avec la *Bejahung*, en situe la cause perdue.

Il est remarquable d'ailleurs que D.Mascolo, encore lui, voulant illustrer ce qu'il appelle « *communisme de pensée* » (à entendre: non communisme en pensée, ni à penser, mais qui fait que pensée il y a), raconte la visite d'un asile qu'il fait un jour avec M.Duras, dans un petit texte intitulé « *Fragment d'utopie* »<sup>9</sup>. Texte étrange et difficile, dont on ne retiendra ici que l'expérience poignante qu'il y fait d'avoir affaire, avec ces hommes et femmes absentes des conventions du monde, à des existences où la folie est le prix pour répudier la bêtise, mais où « *quelque chose de secret se dit ici publiquement sans cesser d'être au comble de sa singularité* », et où « *nul emploi de la parole ne tendrait à réduire l'abîme de la différence ...tout en offrant un accès à l'impersonnel...* ». Ce qui, selon lui, serait « *l'opération même de pensée* » où « *impersonnalité et singularité se rejoignent* ». Qu'il se montre sensible jusqu'à l'indicible à cette co-existence troublante des « fous », comme aussi bien a pu le transmettre Claude Maillard dans *Les jardins de Babel*<sup>10</sup>, n'idéalise pas pour autant ceux qui expient de leur « aliénation » la délivrance du dehors et qui y restent, contrairement à celui qui peut en écrire – passage, seulement passage, par « *la psychose qui n'est pas la psychose* ».

Enfin, pour revenir au point de départ de ce trop long détour, la question du répondant de l'acte analytique et de son adresse, n'est ce pas le pari dont s'anticipe la certitude d'un tel sujet désupposé, que de trouver en quelques autres au moins de quoi faire exister une « communauté négative » ou « inavouable »<sup>11</sup>, dans ce qu'on appelle « transfert de travail »? A son échelle modeste, ni réduite au deux qui tient au trois du lien amoureux, ni déployé vers l'illimité sans garde-fou du nouage politique, entre-les-deux sur le tranchant du privé au public, c'est à s'efforcer de mettre à l'oeuvre une *logique du collectif* qui ne se clôture pas sur le groupal ni ne se rassemble dans une foule, que chance peut-être donnée que l'analyse continue à se ressourcer dans le désir de l'Autre réduit à sa barre, celle de la « Différence absolue » que « nous » aurions en partage.

Et ce n'est pas donné. On sait bien que le sophisme des trois prisonniers, pour en donner le modèle idéal, n'est justement qu'idéal de supposer -ultime croyance?- qu'ils seraient synchrones. N'est pas pur logicien qui est trivialement vivant. La psychanalyse, cette talking cure, ne peut soutenir sa pratique sans accorder foi en la parole, qui suppose une adresse, un « Tumentends » dirait Paul Celan. Mais comment alors éviter de fonder cette confiance sur un *pacte*? Car un pacte, a mon sens, ne rompt pas avec son fondement théologique ou théologico-politique, même et surtout à se retourner sur son envers spectral de pacte plus ou moins occulte avec quelque diable.

Alors, ce qu'on ne saurait dire sans pactiser, faudrait-il le taire, comme conclut Wittgenstein?

Reste au moins à se faire, sinon poète, puisque Lacan s'avoue lui-même « *pas*

---

9 D.MASCOLO: *A la recherche d'un communisme de pensée*, p 190-196.

10 Claude Maillard, *Frénésie à Sainte-Anne*, tome 1 *Les jardins*. Frénésie éditions, Paris 1988.

11 Expressions empruntées, pour le première à G.Bataille, la deuxième à Blanchot.

*poét'assez* », reste à *se faire poème*. Je l'entends avec Celan, celui de *L'entretien dans la Montagne* et de *Le méridien*. Je cite par exemple ces quelques lignes sur la fin de cette dernière prose:

« *Le poème est seul. Il est seul est en chemin. Celui qui l'écrit lui est simplement donné pour la route.*

*Mais par cela même, ne voit-on pas que le poème, déjà ici, se tient dans la rencontre – dans le secret de la rencontre.*

*Le poème veut aller vers un autre. Il a besoin de cet autre, il en a besoin en face de lui. Il le recherche, il se promet à lui. »*

Ou encore, dans *L'allocution de Brême*:

« *Les poèmes sont aussi de cette façon en chemin: ils mettent le cap.*

*Sur quoi? Sur quelque chose qui se tient ouvert, disponible, sur un Tu à qui parler »*

Le poème s'écrit à partir du plus singulier, de ce que Celan appelle « la date » - pour lui le 20 janvier- et qui « *coupe le souffle* »; mais c'est à s'arracher aux voies mêmes de l'Art dont il a pu emprunter les chemins et s'y reconnaître, qu'il peut lui arriver de se faire poème, à s'ouvrir à une rencontre, celle, aléatoire, d'un *Tumentends* (à écrire en un seul mot comme dans *L'entretien dans la montagne*)..

Comme le relève Florence Signon<sup>12</sup>: « *Celan pose là une question fondamentale de la psychanalyse: quel est le statut de l'autre à la fin d'une analyse?...Comment le lien peut-il pour chacun se réinventer à partir de l'inexistence de l'Autre? »*.

Autrement dit, comment peut-on *croire* se faire entendre, tout simplement parler, quand on est averti que La vérité qu'on suppose forcément à la dire ne tient finalement qu'à l'affranchissement de la lettre qui n'en transfère vers quelques autres que la *varité*, sinon la vanité? Et pourtant, par bon/heurt, ça parle, entre autres aux mercredi du cercle. Du moins on peut toujours...y croire...

---

12 Dans La revue *L'en-je lacanien* n°21.